

A person is walking away from the viewer down a path in a dense, misty forest. The person is wearing a light-colored shirt and dark pants, and is holding a shovel. The path is illuminated by a soft, blue light, and the person's reflection is visible in a pool of water in the foreground. The trees are tall and thin, with bare branches, and the overall atmosphere is mysterious and somber.

PRÈS DU CALVAIRE

MARC MEYER

Marc Meyer

Près du Calvaire

© Marc Meyer, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8733-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Diane,
qui fait de chaque occasion une fête
et de chaque moment une occasion !

« Si un homme ne maîtrise pas le cours de la vie,
alors il en deviendra forcément le jouet »
– Un Gentleman à Moscou, Amor Towles.

« Et maintenant... adieu à la gentillesse, à l'humanité et à la gratitude.
Je me suis substitué à la Providence pour récompenser les bons ;
que le Dieu de la vengeance me cède maintenant sa place
pour punir les méchants. »
– Le Comte de Monte Cristo, Alexandre Dumas.

« Chérissez l'amour [...].
Faites-en votre plus belle conquête, votre seule ambition.
Après les hommes, il y aura d'autres hommes.
Après les livres, il y aura d'autres livres.
Après la gloire, il y a d'autres gloires.
Après l'argent, il y a encore de l'argent.
Mais après l'amour [...] il n'y a que le sel des larmes. »
– La Vérité sur l'Affaire Harry Quebert, Joël Dicker.

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre 1

Hermès

La voiture s'engagea sur le boulevard de l'Opéra et prit à droite, boulevard des Capucines avant de se garer en double file. Assis sur la banquette arrière, Armand regarda à travers la fenêtre ruisselante de pluie la rue éclairée par les lampadaires. Il vérifia l'heure : il était en avance. La seule pensée de ce rendez-vous avait suffi à l'empêcher de dormir une partie de la nuit et maintenant qu'il s'apprêtait à s'y rendre, il sentait la nervosité monter doucement dans sa poitrine. Son rythme cardiaque lui semblait un peu plus élevé. C'était absurde, pensait-il, lui qui s'occupait quotidiennement d'affaires bien plus importantes.

Après un long soupir, il se résigna à sortir de la voiture. Armand donna quelques instructions à son chauffeur, puis d'un geste habile et mesuré quitta la banquette arrière tout en déployant son parapluie noir. Évitant les flaques d'eau, il marchait d'un pas las, comme quelqu'un qui ne voudrait pas arriver à destination. Malgré le temps, il voyait au loin les Parisiens aisés se presser à l'Opéra Garnier pour la représentation du dimanche. Il aurait sans aucun doute préféré s'y rendre lui aussi, mais ce soir, il ne serait pas question de loisir.

On lui avait demandé de régler la question depuis déjà plusieurs jours. Qui d'autre que lui pourrait être le médiateur attendu en pareilles circonstances ? C'était son ami, après tout. Il pourrait certainement le ramener à la raison, pensait-on.

— Le cas échéant, nous prendrons nos mesures habituelles, avait ajouté son patron, Henri Ribière.

Il se tint un instant devant l'entrée du Café de la Paix et constata du coin de l'œil que Patrick et Étienne, deux de ses agents, étaient en poste à l'intérieur, comme convenu. Il les ignora et pénétra dans le restaurant en essuyant négligemment ses chaussures vernies sur le tapis, tandis qu'un garçon de salle se proposait avec déférence de prendre sa veste, son chapeau et son parapluie. Armand le remercia avec un sourire simple, et se dirigea vers le maître d'hôtel qu'il salua en habitué des lieux.

— Bonsoir Jacques.

— Bonsoir, monsieur de Grasse, répondit-il de son air guindé.

Il feuilleta un court instant son grand registre pour y trouver le numéro de la table, et fit signe à l'un des serveurs, tiré à quatre épingles.

— Votre table est prête et votre ami vous y attend.

Armand leva un sourcil d'étonnement : c'était plutôt inhabituel pour François d'être en avance.

— Depuis combien de temps est-il arrivé ?

— Il est arrivé il y a quelques minutes, tout au plus.

L'établissement était bondé et Armand reconnut plusieurs personnes dans l'assistance. Deux diplomates, un député et quelques connaissances. Il s'arrêta à plusieurs tables pour échanger des poignées de main et quelques mots, attendu par le serveur habitué à cet exercice. Il était bien rare ici de pouvoir amener un client jusqu'à sa table sans être interrompu. Au loin, Armand voyait la petite table pour deux dans une alcôve qu'il avait réservée, et son ami qui le regardait venir à lui. Il avait mauvaise conscience. Certes, il comprenait pourquoi il devait parler avec François, pourquoi Ribière et Schuman lui avaient demandé, à lui, de se charger d'être le messager, l'oiseau de mauvais augure.

Armand et François s'étaient rencontrés à Londres, lorsqu'ils étaient tous deux venus se mettre au service du général de Gaulle, à l'été 1940. Les deux gentlemen avaient immédiatement sympathisé. Chacun avait grandi dans une famille aristocratique, étudié dans des établissements élitistes, voyagé de par le monde et surtout : on leur avait enseigné depuis leur plus tendre enfance qu'ils étaient destinés à de grandes choses. Industrie, politique, diplomatie : une ambition qui avait rythmé, tel un métronome, leur développement d'enfant à adolescent, puis d'adolescent à adulte. Mais au-delà de ces points communs, ils s'étaient surtout retrouvés autour de leur personnalité. Car si venir d'une grande famille ne prédestinait personne à être respectable, François était un homme de cœur et d'esprit, un ami sincère sur qui Armand avait pu compter à plus d'une reprise, et en qui il trouvait un égal, qu'il respectait et qu'il aimait.

Aussi, venir ce soir pour mettre un terme à ses espoirs lui donnait l'impression d'être un médecin annonçant à un ami la mort d'un proche. Car après tout, c'était presque de cela qu'il s'agissait.

— Armand !

François s'était levé à sa venue, et ils se firent l'accolade.

— Cela fait combien de temps ? Presque six mois ?

— À peu près oui. Tu m'attends depuis longtemps ?

— Non, quelques minutes. Notre cher ami m'a proposé un verre pour patienter, mais j'ai préféré t'attendre, dit-il en désignant le serveur d'un petit geste.

Il y avait une vraie chaleur, un vrai plaisir à le revoir. Pourtant, Armand ne pouvait s'empêcher de ressentir une pointe de tristesse en regardant Franz, une

sorte de déchirement. Amaigri de plusieurs kilos au moins, le regard pétillant, mais marqué. Et ces cernes... François sembla remarquer cette gêne, et se recula d'un pas, les mains devant le ventre comme pour mimer un embonpoint relégué au statut de fantôme.

— Oui, j'ai repris le sport, vois-tu !

— Je vois ça, répondit son ami en essayant de ne pas laisser voir ses craintes, la boxe c'est cela ?

Armand désignait ses phalanges, rougies et éraflées.

— En effet ! On n'imagine pas comme les sacs peuvent se défendre, répondit Franz avec malice.

Le serveur prit leurs commandes et amena rapidement les apéritifs : deux martinis sur glace. Armand le remplaça sur son sous-verre pour qu'il soit parfaitement centré.

— À quoi trinquons-nous ?

C'était pousser la gêne jusqu'au supplice, pensa Armand en masquant une nouvelle fois sa gêne, désespéré de trouver un sujet positif.

— Ma foi... Où en est ton manoir ?

Un large sourire illumina le visage de François.

— Les travaux ont pris fin le mois dernier.

— Alors à ta nouvelle demeure !

Les verres s'entrechoquèrent. Et comme le font les amis qui sont séparés par les courants contraires de la vie, chacun prit le temps nécessaire pour faire rattraper à l'autre ce qu'il avait manqué. On parla de la fille d'Armand, qui faisait ses premiers pas sur le tapis du salon de son appartement parisien. Du père de Charlotte qui perdait chaque jour un peu plus la raison. De ce manoir familial qui avait demandé des mois de travaux, à prix d'or, pour retrouver un peu de sa superbe. Armand aurait aimé demander à François comment il allait. Il aurait aimé poser la question de manière sincère, et attendre en retour une réponse sincère. Mais il savait que son ami ne lui dirait pas cette vérité qu'il connaissait déjà : n'importe qui verrait qu'il allait mal.

Depuis la capitulation de l'Allemagne et la fin de la Seconde Guerre mondiale, le temps avait accéléré sa course, et sans même que l'un ou l'autre ne s'en rende compte, trois ans avaient passé. Trois années de reconstruction, de misère et de labeur pour une France exsangue. Le pays pensait encore ces cicatrices, et devrait continuer ainsi pendant encore plusieurs années, dans le climat d'incertitude et de peur que cette Guerre froide faisait peser sur le monde.

Un silence s'était installé entre eux. François contemplait son assiette vide,

jouant avec son verre de vin. Une vie entière avait appris à Armand à repérer les silences calmes qui précèdent les tempêtes et il aurait vu cette tempête-là venir à des kilomètres.

— J'ai eu des nouvelles de mon frère.

Le mot était lâché. Presque deux heures sans que l'on n'évoque la situation, cela ne pouvait pas durer ainsi éternellement. De toute manière, c'était pour cela qu'il était là. François le fixa droit dans les yeux. Il avait ce regard animé d'un calme froid, concentré. Armand le soutint, attendant le coup qui ne manquerait pas de venir.

— Mais ça, tu le sais déjà. N'est-ce pas ?

Nouveau silence. Armand réaligna ses couverts dans son assiette vide pour qu'ils soient bien parallèles. S'éclaircissant la gorge, il tâcha de prendre sa voix la plus apaisante.

— Franz, je dois être honnête avec toi. Je suis heureux de te voir après tout ce temps. Mais malheureusement, ce n'est pas exactement une rencontre de courtoisie. Je suis là pour te parler travail.

Son ami reposa doucement son verre de vin et resta silencieux, sans se départir d'un sourire teinté d'un peu de tristesse. Il se doutait bien de la nature exacte de ce dîner.

— Alors, allons droit au but, veux-tu ? Dis-moi tout.

C'était décidément bien pénible de remplir un pareil devoir.

— Écoute Franz, je ne vais pas y aller par quatre chemins. Je suis ton ami, et j'aime à penser que nous nous connaissons suffisamment bien pour ne pas prendre de pincettes entre nous.

François leva son verre en direction de son ami et lui fit un clin d'œil malicieux. Entre eux, ces non-dits valaient mille mots. Cela encouragea Armand, qui prenait de l'assurance au fur et à mesure qu'il parlait.

— Schuman et Ribière veulent que tu arrêtes tes conneries. Tu es en train de mettre le boxon avec les Russes et tu sais qu'on n'a pas besoin de ça en ce moment.

Bien sûr qu'il savait cela, pensa Armand en le disant. C'était même précisément pour cela qu'il n'en avait parlé à personne, espérant que tout cela ne se sache jamais.

— Tu m'apprends quelque chose, Armand ! Je ne pensais pas que notre ministre des Affaires étrangères puisse vaciller pour si peu.

C'était dit avec légèreté, presque comme un trait d'esprit à une soirée mondaine. Mais cela sonnait comme une claque aux oreilles d'Armand, qui